CD événement, annonce. Porpora: Ifigenia in Aulide Melissa Petit, Anne Hallenbergh… Les Talens Lyriques, Christophe Rousset (2 cd aparté, 2025)

Première mondiale baroque…, recréé avec passion au Festival de Bayreuth 2025, l'Ifigenia in Aulide de Porpora est un sommet de l'opéra napolitain à Londres, qui méritait absolument d'être ainsi révélé. Christophe Rousset retrouve à la fois Porpora, qu'il avait notamment servi dans l'album '*Farinelli, A Portrait*', et la mezzo vedette Ann Hallenberg (Achille) ; les rejoignent plusieurs tempéraments vocaux d'un très haut niveau artistique, alliant virtuosité et expressivité dramatique dont l'excellente soprano Mélissa Petit dans le rôle-titre.

Christophe Rousset précise : « *L'œuvre de Porpora m'a toujours*

intéressé. Son style est galant, préclassique, et se caractérise par un grand lyrisme, des lignes de chant absolument magnifiques et une grande virtuosité dans les airs rapides. Ifigenia in Aulide nous transporte dans un XVIIIe siècle qui séduira un large public d'amateurs de musique baroque, et raconte une histoire splendide, traversée par toute une palette d'émotions particulièrement bienvenues à l'opéra ».

Porpora aborde l'un des mythes bouleversants légués par la mythologie grecque : le roi de Mécènes Agamemnon, pourtant choisi pour commander la flotte grecque en partance pour Troie (depuis Aulis / Boétie), doit sacrifier sa propre fille, Iphigénie, pour satisfaire les dieux (en l'occurrence Diane qu'il a outragée)… désespoir des parents (Agamemnon, Clytemnestre), intervention d'Achille et du Grand Prêtre Calchas (Calcante), surtout profil lumineux par sa loyauté d'Iphigénie habitée par le sens de l'honneur et du devoir… rien ne manque au drame tragique que l'écriture des arias et du continuo exalte au sommet – Parution annoncée le 20 nov 2026 – **CLIC de CLASSIQUENEWS hiver 2026 – Prochaine critique** complète sur classiquenews.com

SOLOISTS / solistes

Mélissa Petit, Ifigenia
Noa Beinart, Agamennone
Ann Hallenberg, Achille
Rose Naggar-Tremblay, Clitennestra
Marie-Ève Munger, Ulisse, Diana
Olivier Gourdy, Calcante

Les Talens Lyriques
Christophe Rousset, direction

ENGLISH

Release date: Friday, November 20th 2026



Recorded here for the first time, after a brilliant performance at the 2025 Bayreuth Festival, Porpora's Ifigenia in Aulide is one of the composer's masterpieces. With this album, Christophe Rousset returns both to Porpora, whose music he notably championed in the album Farinelli: A Portrait, and to Ann Hallenberg, who leads a superb cast including Mélissa Petit in the title role.

To introduce this opera, Christophe Rousset's own words are probably the most eloquent: "Porpora's work has always been of great interest to me. His style is galant, pre-Classical, and characterised by great lyricism, absolutely magnificent vocal lines and great virtuosity in the fast arias. Ifigenia in Aulide transports us to an eighteenth century that will appeal to a wide range of Baroque enthusiasts, and tells a wonderful story, encompassing the full range of emotions that one hopes to find in opera. Faced with the great tragedy of having to sacrifice one's own daughter to satisfy the gods, we experience the parents' despair, as well as the sense of honour and duty embodied by Ifigenia."



CRITIQUE, opéra. MONACO, Salle Garnier, le 28 janvier 2026. GLUCK : Orphée et Eurydice. Carlo Vistoli, Melissa Petit, Madison Nonoa. Projections D. Wok / Les

Musiciens du Prince, Gianluca Capuano (direction)

Cet *Orphée et Eurydice* de C. W. von Glück donné à l'Opéra de Monte-Carlo restera comme un moment de grâce dans la saison lyrique. Il y a un mot pour qualifier l'état dans lequel il nous met : le bonheur. Et comment se dit bonheur en allemand ? *Glück* ! Pourtant, les choses avaient mal commencé. Cecilia Bartoli, souffrante, avait dû renoncer à participer au spectacle dans lequel elle devait incarner Orphée. Elle fut remplacée par le contre-ténor italien Carlo Vistoli. Il s'avéra excellent, nous emporta par sa présence et son talent.

Souhaitons à Cecilia un prompt rétablissement : les caméras du monde entier l'attendent le 6 février pour la Cérémonie d'ouverture des *Jeux Olympiques d'hiver*, et le public monégasque la retrouvera trois jours plus tard dans *Così fan tutte*, accompagnée par l'Orchestre de l'Opéra de Vienne ! **Carlo Vistoli**, revenons à lui, nous charma d'un bout à l'autre la soirée. Sa voix claire, d'une souplesse féline, nous éblouissait et se pliait à toutes les inflexions du drame. Il était Orphée de tout son être, passant avec aisance de l'innocence à la fureur, de l'amour à l'abîme, de l'émerveillement à la détresse. Autour de lui, les deux autres personnages furent idéalement servis. Eurydice avait la voix veloutée de **Mélissa Petit**, valeur confirmée du chant français : timbre homogène, rondeur du son, belle incarnation de son personnage. Quant à l'Amour, Il apparut sous les traits et la voix de la délicieuse **Madison Nonoa.**

On s'incline devant l'orchestre des **Musiciens du Prince-Monaco**

et leur chef **Gianluca Capuano** : ils nous ont éblouis. Leur performance fut musicale, certes, mais aussi physique. La veille encore, ils affrontaient les quatre heures de *La Walkyrie,* territoire peu familier pour eux. Et en ce soir d'*Orphée*, ils furent debout toute la soirée, alertes, ardents, sans la moindre trace de fatigue. On admirait leur cohésion dans les *tempi*, la netteté des phrasés, l'élégance du style, la fluidité des traits, mais aussi leur soin des nuances. Ah, ces imperceptibles *pianissimi*, suspendus comme un souffle, qui figeaient d'émotion la salle entière ! L'excellent chœur ***Il Canto di Orfeo*** prolongea la qualité des musiciens.

L'opéra était annoncé « *mis en espace* ». Ce fut bien davantage. Les musiciens occupaient le centre de la scène, autour duquel gravitaient les chanteurs. L'ensemble baignait dans les effets lumineux du spectaculaire dispositif *Vidéo D-Wok*, conçu par **Davide Livermore** pour *La Walkyrie*. Certains effets semblaient parfois s'éloigner du sens du drame ou de la musique. Qu'importe. Le regard, comme l'oreille, se laissa volontiers emporter. Et l'on sortit de là le cœur vibrant, avec cette sensation suprême de bonheur.

CRITIQUE, opéra. MONACO, Salle Garnier, le 28 janvier 2026. GLUCK : Orphée et Eurydice. Carlo Vistoli, Melissa Petit, Madison Nonda. Projections D. Wok / Les Musiciens du Prince, Gianluca Capuano (direction). Crédit photo (c) Opéra de Monte-Carlo / Marco Borelli

CRITIQUE, festival. BORDEAUX / Festival PULSATIONS (Halle 47 de Floirac), le 26 juin 2025. MARTINU : La Passion Grecque. J. Henric M. Mauillon, M. Petit, T. Dolié, M. Lécroart… Juana Ines Castro Estrepo / Raphaël Pichon

Spectacle phare de la 4e édition du festival Pulsations (à Bordeaux et ses alentours), *La Passion grecque* de Bohuslav Martinů, présentée dans l'envoûtante Halle 47 de Floirac (une ancienne usine ferroviaire reconvertie), transcende l'expérience lyrique par son audace artistique et son ancrage humaniste. Sous la direction visionnaire de Raphaël Pichon, (à la tête de son Ensemble Pygmalion), cette production incarne la quintessence d'un opéra engagé, servi par une équipe créative et des interprètes d'exception.

La Passion grecque ouvrage est en fait le dernier *opus* du compositeur tchèque, que lui avait inspiré la lecture du "*Christ recrucifié*" du célèbre romancier grec **Nikos Kazantzakis**. Il le rencontre à Antibes en 1954 et, fort de son accord, se met eu travail : en janvier 1956, la partition est achevée. Comme l'ouvrage doit être créé à la *Royal Opera House* de Londres (qui le lui a expressément commandé), le musicien écrit lui-même, en anglais, le livret. Mais des manigances à la tête de l'institution londonienne font finalement capoter le projet. L'œuvre ne sera créée qu'en 1961, dans une version allemande (remaniée) à l'Opéra de Zurich, et l'original anglais devra attendre 1999 pour être enfin porté à la scène, au Festival de Bregenz en l'occurrence. Mais l'œuvre est ici donnée dans une version française inédite, réorchestrée par **Arthur Lavandier** pour ensemble réduit. Un pari réussi car Lavandier préserve la richesse symphonique originale (mêlant chants orthodoxes, folklore tchèque et naïveté mélodique) tout en adaptant l'effectif à l'acoustique de la Halle 47.

A cause de sa rareté autant que de son pouvoir émotionnel (et de ses résonances actuelles), l'histoire mérite d'être ici narrée. Dans la Grèce de l'Asie mineure au début du XIXe siècle, le berger Manolios se voit confier le rôle du Christ dans le jeu de la Passion présenté par les gens du village de Lykovrissi. Peu à peu, le berger cesse de jouer et commence à incarner son personnage, à se substituer au Christ. La suite de l'histoire lui donnera l'occasion d'aller jusqu'au bout de son rôle et de son sacrifice. Le village est envahi par une troupe de paysans misérables chassés par les Turcs de leurs terres et cherchant désespérément un refuge. C'est à ce moment-là que la vie paisible et aisée de la commune tourne au drame et le sujet de l'opéra prend soudain des connotations universelles et aussi très actuelles… Après un premier élan de compassion et de miséricorde pour les réfugiés, les gens se détournent de ces intrus pauvres et incommodes qui meurent de faim et cherchent un terrain pour vivre. Les masques tombent et les villageois montrent leurs vrais visages, les

personnages de l'Evangile se confondent avec les personnes réelles. Manolios s'oppose à ceux qui cherchent à chasser les misérables du village et cela provoque une explosion de haine contre lui. Le pope Grigoris l'excommunie de l'Eglise et Panait, homme qui campe le rôle de Judas, le tue. Le sacrifice est consommé et les réfugiés reprennent leur marche désespérée…

La Halle 47, entrepôt désaffecté aux dimensions monumentales (200 mètres de long !), devient le creuset d'une dramaturgie immersive, grâce à la mise en scène et à la scénographie de l'autrichienne **Juana Inés Cano Restrepo** qui exploite magistralement ce lieu : un plateau recouvert de terre, évoquant la quête d'enracinement des réfugiés, tandis que des cloches suspendues (symboles religieux et communautaires) rythment l'espace sonore, tandis qu'un couloir central traverse les gradins, intégrant le public à la tension dramatique. Les chœurs, constamment en mouvement, envahissent l'usine avec une énergie contagieuse. En plus de cette poignante scénographie, Cano Restrepo signe une mise en scène minimaliste et percutante, basée notamment sur l'effacement des distinctions chœur/solistes : les villageois et réfugiés, vêtus pareillement, se fondent en une masse humaine mouvante. Seuls les « élus » de la Passion portent des étoles dorées, soulignant leur basculement du jeu théâtral à la réalité tragique. Des images-chocs viennent émailler le spectacle : le meurtre final, ritualisé, ou la libération de l'âme de Katerina dans une lumière éthérée, impriment la rétine par leur puissance symbolique. Les costumes contemporains d'**Adrian Stapf** gomment les repères temporels, universalisant le propos : seules les plantes portées par les réfugiés et les auréoles plissées des « élus » distinguent les communautés. **Martin Schwarz**, génie des lumières, sculpte l'obscurité avec des jeux d'ombre « fantomatiques » et une profondeur chromatique qui amplifie les tensions. La scène finale, baignée d'un ciel nocturne, transforme le meurtre de Manolios en sacrifice rituel d'une beauté glaçante.



La pléthorique distribution exigée par l'ouvrage offre des incarnations Inoubliables. A tout seigneur tout honneur, le plus que prometteur ténor français **Julien Henric** (Manolios), avec une voix chaude et rayonnante, incarne le berger-Christ avec une naïveté touchante et une force dramatique croissante, jusqu'à son sacrifice déchirant. **Mélissa Petit** (Katerina) donne à la veuve maudite une profondeur tragique : sa transformation, de figure sensuelle à martyre rédemptrice, est vertigineuse. Le vétéran **Matthieu Lécroart** (Grigoris) et le bordelais **Thomas Dolié** (Fotis), tous deux barytons-basses, s'affrontent en un duel vocal métallique. Lécroart incarne l'autorité dogmatique, tandis que Dolié apporte une chaleur humaniste au prêtre des réfugiés. **Marc Mauillon** (Yannakos) est le baryton lumineux que l'on connaît, irradiant la scène par son jeu désarmant et sa présence charismatique. La jeune

Camille Chopin (Lenio) possède un soprano frais et juvénile, et contraste ainsi avec la noirceur ambiante par sa grâce innocente. De son côté, le jeune et excellent **Antonin Rondepierre** capte la lumière et frappe les esprits par sa puissance dramatique et sa beauté vocale, dans le rôle du pourtant tyrannique et repoussant Panaït. Les seconds rôles brillent tout autant : d'**Alain Buet** (Vieil homme réfugié) à **Etienne Bazola** (Kostandis) et **Carl Ghazarossian** (Nikolios), chaque personnage, même éphémère, contribue à la fresque humaine.

Mais l'âme collective de l'oeuvre, c'est bien les nombreux choristes, ici cinq ensembles qui fusionnent en une masse chorale impressionnante de 68 chanteurs (le « noyau professionnel » de Pygmalion, la Jeune Académie Vocale d'Aquitaine (J.A.V.A), mais aussi le Chœur Voyageur, le Groupe vocal Arpège, et le Chœur Cantabile (amateurs locaux). Préparés par **Clara Baget**, ils atteignent une unité remarquable malgré les déplacements constants. Leurs interventions, tantôt prières orthodoxes, tantôt clameurs hostiles, cristallisent les conflits entre peur et compassion.

Quant à l'orchestre, placé sur le plateau, il fusionne avec la communauté en crise. **Raphaël Pichon**, à la tête de son **ensemble Pygm**alion, déploie une direction subtile et engagée. Les couleurs instrumentales ressortent avec éclat : l'accordéon de **Noé Clerc** et le cor anglais envoûtant de **Gabriel Pidoux** tissent des paysages sonores poignants.

Ainsi représentée, *La Passion grecque* de Martinu est une véritable oeuvre-miroir aux résonances brûlantes, avec son exploration de l'hypocrisie religieuse et de la xénophobie, d'une actualité saisissante : le dilemme des réfugiés, chassés par la guerre, expose la faillite des valeurs chrétiennes face aux intérêts égoïstes. La mise en scène souligne ce parallèle avec notre époque, mais où l'espoir persiste : dans l'ouverture de Manolios et Katerina à l'altérité, l'œuvre célèbre la quête universelle d'un « *foyer, une terre, un*

avenir« . Cet extraordinaire spectacle, miroir tendu à nos humanités fracturées est un appel à l'écoute et au courage… et consacre le *festival Pulsations* comme un véritable laboratoire d'innovation lyrique.

À voir absolument jusqu'au 29 juin 2025 !



CRITIQUE, festival. BORDEAUX / Festival PULSATIONS (Halle 47 de Floirac), le 26 juin 2025. MARTINU : La Passion Grecque. M. Mauillon, M. Petit, T. Dolié, J. Henric… Juana Ines Castro Estrepo / Raphaël Pichon. Crédit photo © Fred Mortagne

CRITIQUE, concert. 3ème Festival de Pâques de PERELADA, Iglesia del Carme, le 20 avril 2025. SCARLATTI / LEO / HASSE / HAENDEL… Mélissa Petit (soprano), Ann Hallenberg (mezzo), Il Pomo d'oro, Zefira Valova (direction)

Le Festival de Pâques de Perelada a clôturé sa troisième édition avec un excellent concert

matinal, le dimanche de Pâques, animé par *Il Pomo d'Oro*, aux côtés de la mezzo néerlandaise Ann Hallenberg et de la jeune soprano française Mélissa Petit. Ce prestigieux ensemble spécialisé dans le répertoire baroque, accompagné des deux chanteuses, a proposé un programme en deux parties distinctes : la première, dédiée aux versions sacrées des *Salve Regina* de Domenico Scarlatti et Leonardo Leo ; et la seconde, composée d'arias d'opéras baroques de Georg Friedrich Haendel (et d'autres compositeurs du XVIIIe siècle).

La mezzo-soprano Ann Hallenberg a ouvert la soirée avec la prière de Domenico Scarlatti dédiée à Marie, mère de Jésus : une œuvre sobre et retenue, interprétée avec un goût raffiné, un phrasé élégant et une technique impeccable, bien que sa voix, marquée par l'implacable passage des années, ait perdu un peu de son éclat et que le timbre soit devenu légèrement plus âpre. Puis vint le *Salve Regina* de Leonardo Leo, interprété cette fois par la soprano Mélissa Petit, qui a confirmé tout le bien que nous en pensions déjà, avec une performance tout simplement merveilleuse : la jeune chanteuse a démontré une ligne vocale agile, lumineuse et maîtrisée, déployant ses ressources avec naturel, brillant par un contrôle exquis des *pianissimi* et une virtuosité éblouissante dans les cadences.

La première moitié, au ton plus recueilli, a laissé place à une seconde partie bien plus festive, permettant au public de savourer les feux d'artifice de l'opéra baroque. L'aria *« Volate amori »* tirée d'*Ariodante* a permis à Petit d'exhiber ses meilleures qualités : fraîcheur, une maîtrise exceptionnelle de l'ornementation et un timbre radieux. Plus tard, la soprano a offert une interprétation émouvante de l'aria *« Tu del ciel ministro eletto »* extrait de l'oratorio

Il Trionfo del Tempo e del Disinganno, avec une expressivité intime et une vocalité claire, superbement soutenue par l'orchestre.

Hallenberg, quant à elle, a livré une version puissante d'*« Alto Giove »*, extrait de *Polifemo* de Nicolo Porpora, sommet d'habileté et de connaissance du répertoire. Enfin, la mezzo-soprano est revenue sur scène avec *« Son qual nave ch'agitata »* d'*Artaserse* de Riccardo Broschi, dans une interprétation vibrante et pleine d'effet. Toutes deux ont également brillé dans un duo : *« Io t'abbraccio »* de *Rodelinda*, où Petit et Hallenberg se sont fondues dans un dialogue d'une intense émotion, leurs voix parfaitement unies et leur présence scénique en parfaite symbiose devant l'autel.

Tout au long de la soirée, *Il Pomo d'Oro*, sous la direction musicale de la violoniste Z**efira Valova**, a fait preuve d'une grande capacité à épouser les nuances et la ligne expressive des deux solistes, adaptant avec cohérence sa richesse timbrique, passant du recueillement religieux à l'effusion opératique. Autant dire que cette 3ème édition pascale s'est terminée en beauté – et vivement maintenant la mouture estival qui sera bientôt dévoilé par le fringant **Oriol Aguilar,** l'heureux directeur de la manifestation catalane !…

CRITIQUE, concert. 3ème Festival de Pâques de PERALADA, Iglesia del Carme, le 20 avril 2025. SCARLATTI / LEO / HASSE / HAENDEL… Mélissa Petit (soprano), Ann Hallenberg (mezzo), Il Pomo d'oro, Zefira Valova (direction). Crédit photographique © Tito Ferrer

CRITIQUE, opéra. GENEVE, Grand-Théâtre (du 13 au 27 décembre 2023). R. STRAUSS : Le Chevalier à la rose. M. Bengtsson, M. Losier, M. Petit… Christoph Waltz / Jonathan Nott.

Étrennée il y a tout juste dix ans (en décembre 2023) à l'Opéra Ballet des Flandres, cette production du *Chevalier à la rose* de Richard Strauss marquait les débuts du célèbre acteur autrichien Christoph Waltz dans l'univers de la mise en scène lyrique. 10 ans plus tard, Aviel Cahn (qui présidait alors le destin de

l’institution flamande) fait venir ce coup d’essai (réussi) dans son nouveau fief du Grand-Théâtre de Genève (mais déjà sur le départ pour la Deutsche Oper de Berlin).



Dépouillée de son contexte et de ses ornementations rococos, dans une scénographie au contraire très spartiate de d’**Annette Murschetz**, l’action n’en est pas moins évocatrice du XVIIIe siècle, notamment au premier acte où tout est fait pour rappeler les multiples parallèles du livret de **Hugo von Hofmannstahl** avec *Les Noces de Figaro*. Un simple cadre de boiseries, un lit à baldaquin situé au milieu de la pièce, ainsi que de rares accessoires constituent l’unique décor du

premier acte, espace clos et à l'abri de la lumière qui renferme l'intimité et la vie privée des principaux protagonistes. Les multiples visites qui émaillent l'action constituent autant d'intrusions insupportables dans un espace privé d'oxygène, cloisonné et replié sur lui-même. Le II, au palais de Faninal, est en revanche inondé de lumière, signalant par là une ouverture sur le monde et sur l'espace public qui offre un peu d'air à l'univers aristocratique confiné du début de l'ouvrage. Le troisième acte se situe clairement au XXe siècle, vraisemblablement à l'époque de la création de l'opéra. Le départ d'Ochs, puis celui d'une Maréchale plus en colère que résignée, laissent entrevoir la fin d'un monde ancien bousculé et remplacé par l'arrivée de nouvelles classes sociales, mais aussi de nouvelles valeurs économiques et morales. De fait, la proposition scénique de Waltz met clairement l'accent sur la comédie plutôt que sur le pathos et le drame intérieur, en rejetant autant le sentimentalisme lié à cet opéra que le poids des diverses traditions scéniques de l'ouvrage. Et dans cet univers cruel et décadent, Ochs et ses acolytes apportent finalement un soupçon de fantaisie et de liberté, même si leur déchéance morale n'en est que plus criante…

Déjà en charge du rôle-titre il y a dix ans, la soprano suédoise **Maria Bengtsson** n'en est que plus convaincante aujourd'hui. Du lever de rideau à la douloureuse résignation du troisième acte, sa composition paraît comme illuminée de l'intérieur et l'intelligence de l'artiste force à chaque instant l'admiration de l'auditeur. Elle enchante par sa musicalité et la chaleur de son timbre, mais plus encore par son sens des clairs-obscurs et l'infini palette d'inflexions qui ont transformé le monologue du I en un chef d'œuvre d'interprétation. La mezzo québécoise **Michèle Losier** campe également un superbe chevalier, apportant beaucoup de fraîcheur à son personnage. Le timbre chaleureux de sa voix fait merveille dans le superbe début du « *Wie du warst* », où elle commence très doucement sur un crescendo. Elle s'avère

tout aussi excellente dans son interprétation de Mariandel, et ses « *Nein, nein, ich trink'kein Wein* » sont remplis d'humour, n'hésitant pas à nasaliser les notes. Elle s'accorde enfin parfaitement dans les duos avec la Sophie de **Mélissa Petit**, avec laquelle elle forme un couple absolument parfait. Idéale sur tous les plans, la jeune soprano colorature française aborde ce rôle avec la délicatesse d'un petit saxe et récolte un vrai succès personnel aux saluts, entièrement mérité à la lumière de ses Si bémol, Si naturel et contre-Ut filés qu'elle délivre tout au long de la soirée, en tous points impeccables.

La basse britannique **Matthew Rose** (au nom prédestiné) s'impose par son aisance scénique et par sa maîtrise vocale de la tessiture du Baron Ochs, jusqu'au Mi grave qui termine le deuxième acte. On finit même par prendre en sympathie ce libertin campagnard, par delà sa lourdeur et sa maladresse. Bonheur également de retrouver le grand **Bo Skhovus** en Faninal, même si la voix achoppe désormais sur les nombreux Fa et Sol aigus dont sa partie est émaillée. Parmi les seconds rôles enfin, l'on retiendra le Chanteur italien d'**Omar Mancini,** qui brille dans le célèbre air « Di rigori armato il seno », ainsi que l'impeccable Marianne de **Giulia Bolcato**, tandis que le couple d'intrigants formé par **Ezgi Kutlu** (Annina) et **Thomas Blondelle** (Valzacchi) s'avère également très crédible.

Le dernier bonheur du spectacle, celui de la fosse, est aussi le plus intense, avec un **Jonathan Nott** (directeur musical d'un **Orchestre de la Suisse Romande** en état de grâce) à sa place dans ce répertoire, qui stimule en permanence son merveilleux orchestre, dont le chef allemand n'a aucune difficulté à magnifier les plus infimes subtilités. La richesse en nuances est tout simplement superbe, avec toujours des niveaux sonores scrupuleusement contrôlés, ce qui n'empêche pas un complet sentiment de liberté, des répliques instrumentales qui fusent comme des feux d'artifice, et des valses qui ne sont qu'absolue légèreté…

Un vrai régal de bout en bout !



CRITIQUE, opéra. GENEVE, Grand-Théâtre (du 13 au 27 décembre 2023). R. STRAUSS : Le Chevalier à la rose. M. Bengtsson, M. Losier, M. Petit… Christoph Waltz / Jonathan Nott. Photos © Magali Dougados.

Plus d'infos ici : https://www.gtg.ch/saison-23-24/le-chevalier-a-la-rose/

VIDEO : Trailer du "Chevalier à la rose" de Richard Strauss selon Christoph Waltz au Grand-Théâtre de Genève

CRITIQUE, opéra. LUXEMBOURG, Philharmonie de Luxembourg, le 30 nov. 2022. MOZART : La Clemenza di Tito. J. Osborn, C. Bartoli, L. Desandre… Gianluca Capuano (direction musicale)

CRITIQUE, opéra. LUXEMBOURG, Philharmonie de Luxembourg, le 30 nov 2022. MOZART : La Clemenza di Tito. J. Osborn, C. Bartoli, L. Desandre… Les Musiciens du Prince-Monaco / Gianluca Capuano.

Le 30 novembre dernier, la Philharmonie de Luxembourg invitait – au sein de sa richissime programmation, et après que le spectacle eût tourné un peu partout, tant à la Philharmonie de Paris qu'à la Fondation Gianadda de Martigny – Les Musiciens du Prince-Monaco dirigés par leur chef Gianluca Capuano, pour une version de concert de La Clemenza di Tito de W. A. Mozart, avec une distribution « 6 » étoiles : John Osborn dans le rôle-titre, Cecilia Bartoli en Sesto, Alexandra Marcellier en Vitellia, Mélissa Petit en Servilia, Lea Desandre en Annio et Peter Kalman en Publio.

A noter tout d'abord qu'une certaine mise en espace était ici présente, par l'entremise de projections vidéo donnant à voir des représentations de la Rome antique, sous forme de gravures anciennes. Cette bonne surprise est contrebalancée par la mauvaise nouvelle par laquelle débute la soirée : Alexandra

Marcellier, qui devait interpréter le rôle de Vitellia, est tombée malade le jour même du concert, et l'institution luxembourgeoise n'a pas eu le temps de lui trouver une remplaçante. Qu'à cela ne tienne, Cecilia Bartoli et Mélissa Petit se chargeront de délivrer les airs qui lui incombaient !

Bartoli en majesté



Comme l'on pouvait s'y attendre, **la grande Cecilia Bartoli vole la vedette au rôle-titre**, d'autant que la prestation du ténor américain le nez plongé dans sa tablette (tandis que ses collègues ont appris leur rôle, eux…) ne contribue guère à en faire le héros de la soirée ! Grande idée de lui avoir fait chanter l'air le plus célèbre de la partition, le sublime

« Parto, parto », non en s'adressant à Vitellia (de toute façon absente…) mais au clarinettiste solo Francesco Spandolini. Elle incarne cet anti-héros avec son habituelle présence poignante, et un timbre qui n'a rien perdu de sa séduction, et pour tout dire avec une voix somptueuse dans tous ses différents registres.

Malgré le bémol émis envers **John Osborn**, il n'en reste pas moins un excellent Tito, son ténor alliant élégance dans l'émission et justesse dans le style. De son côté, **Lea Desandre** offre à Annio son timbre riche et sa présence ardente, tout en s'exprimant avec un parfait naturel dans la langue de ses aïeux. Enfin, avec sa voix fraîche et fruitée, et sa présence délicate, la jeune soprano française **Mélissa Petit** est une belle surprise en Servilia, tandis que **Peter Kalman** est un luxe dans le court rôle de Publio.

Dernier bonheur de la soirée, sous la baguette de son chef titulaire **Gianluca Capuano**, **Les Musiciens du Prince-Monaco s'imposent par la variété des couleurs**, la souplesse des phrasés ; un accompagnement toujours juste des chanteurs en s'adaptant aux différents coloris des voix. Enthousiaste, le public luxembourgeois leur fait une incroyable fête !

CRITIQUE, opéra. Philharmonie de Luxembourg, le 30 nov 2022. La Clemenza di Tito de W. A. Mozart par Les Musiciens du Prince-Monaco dirigés par Gianluca Capuano. Photo : © S Grébille